*Pensée du paradoxe. Approches du romantisme.
Hommage à Michel Crouzet, textes réunis par
Fabienne Berecerolo et Didier Philippot*

Jean-Claude Fizaine

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/45977>

DOI : 10.4000/studifrancesi.45977

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 456-457

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Claude Fizaine, « *Pensée du paradoxe. Approches du romantisme. Hommage à Michel Crouzet, textes réunis par Fabienne Berecerolo et Didier Philippot* », *Studi Francesi* [En ligne], 152 (LI | II) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 24 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/45977> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.45977>

Ce document a été généré automatiquement le 24 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Pensée du paradoxe. Approches du romantisme. Hommage à Michel Crouzet, textes réunis par Fabienne Berecerolo et Didier Philippot

Jean-Claude Fizaine

RÉFÉRENCE

Aa. Vv., *Pensée du paradoxe. Approches du romantisme. Hommage à Michel Crouzet, textes réunis par Fabienne BERECEROLO et Didier PHILIPPOT*, P.U. Paris- Sorbonne, 2006, pp. 748.

- 1 Le paradoxe est partout dans ce recueil d'articles réunis en un volume d'«hommage sérieux mais dénué d'esprit de sérieux» (préface de Didier PHILIPPOT, p. 7) dédié à Michel Crouzet. Paradoxal, ce volume l'est d'abord par son existence même, puisqu'un esprit qui se veut toujours «en mouvement» ne peut accepter de voir son effigie fixée en un monument; un esprit qui refuse tout système, toute «vue d'ensemble», se vouant, comme Napoléon selon Stendhal, à une sorte d'improvisation permanente, ne peut laisser en héritage à ses successeurs un empire à partager. Ne serait-ce pas, aussi bien, faire une concession majeure à ce que Michel Crouzet, dans un «entretien» liminaire, affirme avoir toujours passionnément combattu: la fatalité de la décadence (pp. 12-17)? Le plan en trois parties répond à cette nécessité de donner l'idée d'une démarche originale (mais qui ne se veut nullement exemplaire) sans prétendre cartographier un domaine. Les trois parties, elles-mêmes subdivisées chacune en trois subdivisions, se conforment aux canons de la rhétorique universitaire la plus traditionnelle – à ceci près que la dernière n'en comporte que deux. Les titres surtout («Le réel», «Le jeu», «Le sublime») se répondent comme les termes d'antinomies insurmontables, l'attention au réel excluant le goût du jeu et du virtuel, le mot d'esprit détruisant le sublime; mais la répartition des sous-parties dément ce découpage trop «kantien». Sous la bannière du

réel le devoir de «Penser l'histoire» se présente d'abord dans sa sévère exigence de sérieux, mais cette sous-section s'ouvre sur la belle communication (pp. 61-72) où Antoine COMPAGNON montre comment Joseph de Maistre associe de la façon la plus paradoxale l'austérité de la pensée, la désinvolture du raisonnement et le caprice de la composition. Quant à la deuxième sous-section, «La misère et le grotesque», elle réunit le pathétique et la dérision, à la suite de Victor Hugo, dont un texte à la fois célèbre et occulté fait l'objet d'un important article de Pierre LAFORGUE, qui en renouvelle l'approche («Penser la misère, écrire *Les Misérables*», pp. 165-174) et, du même coup, ouvre de nouvelles perspectives sur le livre tout entier. Sandrine BERTHELOT (pp. 147-165) et Raoul KLEIN montrent l'une le rayonnement de la notion de grotesque chez Balzac, l'autre un reflet de Gavroche chez Mallarmé, ce qui est plus inattendu. Du grotesque, la dernière sous-section, «Aux marges du réel», passe à la fantaisie: François e COURT-PÉREZ donne le ton, avec un article sur *Caprices et zigzags*, de Gautier (pp. 217-236), tandis que Daniel SANGSUE et Claude SCHOPP épiloguent sur la marge non d'erreur, mais de virtualité, qui peut s'introduire dans le genre le plus exigeant qui soit, la biographie, que ce soit chez Stendhal ou Dumas (pp. 191-216 et 237-240).

- 2 La deuxième partie, placée sous le signe du jeu, prend dans sa ligne de mire, d'une manière très prévisible, ces joueurs que sont Charles Nodier, dont Marie-Madeleine FONTAINE étudie l'«érudition facétieuse» (pp. 441-472) et Stefano LAZZARIN «le jeu du fantastique» (pp. 509-518) et, bien entendu, Stendhal (Pierrette PAVET-JÖRG, pp. 249-270, qui avance à propos de *De l'Amour* la notion difficile de «ridicule universel», p. 263) et Pierrette-Marie NEAUD, qui s'attache au jeu subtil qui réunit Stendhal et Cocteau (pp. 375-380). Parfois l'approche est plus démystifiante; on savait Balzac assez porté sur la «blague», mais l'analyse que fait à partir de ce postulat Nathalie PREISS du personnage de Jacques Colin (pp. 271-278) souligne le rôle-clef de cette forme de tire dans sa genèse. Et il faut être Bertrand MARCHAL pour oser et réussir la démonstration qu'un chant du bord de l'abîme comme celui du *Desdichado* relève d'un jeu littéraire nourri d'allusions à des personnages illustres ou inconnus de la Renaissance (pp. 559-566).
- 3 La dernière partie, consacrée au «sublime», déconcertera le lecteur qui aura en mémoire les textes que ce concept difficile et récemment redécouvert par la critique française a inspirés à Michel Crouzet. Il est vrai que ce précédent ne laissait aux stendhaliens de ce volume d'hommage que quelques miettes, précieusement recueillies dans des articles où le sujet (Stendhal et Orphée, Stendhal et Le Bernin) ne surpasse pas les disants (Suzel ESQUIER et André GUYAUX) et ne leur fait surtout pas commettre les péchés de prolixité ou d'imprécision (pp. 585-589 et 591-601). Christine MARCHANDIER trouve (après d'autres) dans la tauromachie interprétée par Gautier un objet d'étude qui relève bien de ce qui est au-delà du beau, mêlant intimement fascination et horreur (pp. 651-661). De même, l'étude fouillée et nuancée que Fabienne BERCEGOL consacre à la Velléda de Chateaubriand montre comment le sublime – «où le plaisir se mêle à l'effroi et à la souffrance, se fait jouissance du négatif» – déséquilibre par sa force le projet apologétique qui inspirait à l'origine *Les Martyrs* (pp. 617-640). Yvon Le SCANFF convainc lorsqu'il montre comment Georges Sand distingue, dans son roman *Jacques*, un faux sublime, qui ne serait qu'une contrefaçon théâtrale du véritable, d'une forme de grandeur morale proche des définitions kantienues, et si paradoxale qu'elle est pour ainsi dire au-delà de toute représentation possible (pp. 641-651). Mais la notion de sublime est d'un maniement délicat: il n'est pas sur que l'horreur trouble que le conte de *Lokis* inspirait aux lectrices distinguées de Mérimée ait quelque chose à voir avec

elle, ce qui met la belle étude de Clarisse RÉQUÉNA un peu en porte-à-faux par rapport à la rubrique sous laquelle elle est publiée (pp. 663-678). Si louable moralement que soit l'intention d'Arlette MICHEL, qui veut destituer le ténébreux Marsay (en qui elle voit «un émule de Casimir Périer», p. 612) de toute espèce de grandeur, elle ne nous persuade pas que les excès sadiens de *La Lille aux yeux d'or* aient jamais pu être placés sous la catégorie esthétique du sublime, que l'on en prenne la définition chez le pseudo-Longin ou quelque autre théoricien (pp. 603-615).

- 4 L'un des paradoxes majeurs de l'œuvre critique de Michel Crouzet est sans doute qu'il ait dû conquérir son originalité en affrontant ou en traversant les différents systèmes critiques qui se sont succédé au cours du xx^e siècle, où de multiples «révolutions» critiques ont tour à tour renversé les idoles, dans un grand souffle de liberté, finissant toujours par ouvrir une ère de glaciation intellectuelle, plus ou moins longue, plus ou moins terrible. Il n'a jamais craint, comme il l'explique, de leur emprunter ce qui lui paraissait utile. La psychanalyse, que Michel Crouzet critique avec une certaine modération, ne fait dans le volume d'hommage qu'une furtive apparition, par le plus étroit des portillons, quand Pierre-Louis REY (pp. 141-146) évoque à propos de Gobineau, non sans ironie, Jean-Paul WEBER, inventeur, naguère, de ce qu'un critique avait appelé la «psychanalyse-minute». Henri MITTERAND lève encore l'étendard de la «sémiologie» sur les «pantoufles de la bonne» de Flaubert (pp. 475-482) – mais il est connu pour l'usage qu'il a su taire «du» structuralisme. Roland Barthes parvient à se faufiler dans une note de bas de page (Barbara DIMOPOULOU, à propos de Michelet, pp. 83-105). Qu'en est-il pour ceux qui se lancent dans la carrière? Mesurent-ils le danger d'un retour de cette idéologie de la «table rase» qui a fait tant de ravages dans la génération précédente? Quand la «déconstruction» flamboie dans un titre de Stefano LAZZARIN OU jette un furtif éclat au détour d'un paragraphe de Christine MARCANDIER (p. 652), faut-il y voir une secrète déclaration d'allégeance au philosophe qui détient, si l'on ose dire, le *copyright* de ce terme? Le cas de cette dernière critique est exemplaire: se donnant comme références, ensemble, outre celle-ci, Kant, Burke, Schiller, Michel Leiris (entre Bataille et Freud), René Girard, Gérard Genette, sans parler, bien entendu, des articles décisifs de Michel Crouzet, elle illustre la nécessité présente d'un éclectisme méthodologique, avec tous les risques que cela comporte. Dans une toute autre direction, Patrick LABARTHE réhabilite – paradoxalement – Sainte-Beuve romancier contre Proust critique, et prouve que des outils purement «lansonniens»: la maîtrise d'une bibliographie complexe, l'attention au contexte historique, l'art de percevoir dans un texte les plis et les échos qui l'animent, permettent d'écrire un admirable morceau de critique solide et nuancée (pp. 107-140).
- 5 Ce volume, typographiquement presque impeccable (cinq fautes en 726 pages, pp. 171, 269, 545, 586, 587), donne ainsi à voir les chemins sur lesquels s'engage la critique «après Crouzet», et non d'après Crouzet. La couverture est emblématique: la fougue du premier consul tempérée par le classicisme de David est l'image même de l'équilibre dans le paradoxe – à défaut duquel, au lieu de conquérir de nouveaux territoires, la critique d'aujourd'hui ne ferait que retomber dans un académisme paresseux.